Des cendres de l’ancien monde

La renaissance de l’anarchisme à l’ère de la contre-révolution (années 1970-1990)

Spencer Beswick

2022

Table des matières

Résumé **3**

Introduction **4**

Première partie : la contre-révolution d'après les années 1960 **6**

Deuxième partie : du marxisme-léninisme à l'anarchisme **11**
1. L'anarchisme noir/New Afrikan 13
2. L'anarcha-féminisme 14
3. L'éco-anarchisme 16
4. Anarchisme et punk 16
5. L'anarchisme social révolutionnaire 18

Conclusion **20**

Résumé

Après près d'un siècle de prédominance marxiste, comment l'anarchisme est-il passé du statut de phénomène marginal à celui de force placée au cœur du mouvement altermondialiste ? Cet article examine comment l'anarchisme est né une seconde fois dans une époque contre-révolutionnaire. La première partie étudie comment la contre-révolution menée par la Nouvelle Droite après les années 1960 a vaincu la Nouvelle Gauche et refaçonné la société états-unienne, notamment en récupérant des éléments potentiellement émancipateurs des mouvements sociaux. La seconde partie montre comment une nouvelle génération de radicaux a critiqué les échecs du marxisme-léninisme et popularisé l'analyse et les principes anarchistes qui ont servi de fondement au mouvement altermondialiste. L'article examine cinq exemples du développement de la théorie et de la pratique anarchistes : l'anarchisme noir/New Afrikan, l'anarcha-féminisme, l'éco-anarchisme, l'anarchisme punk et l'anarchisme social révolutionnaire. Il soutient en définitive que l'anarchisme a été revitalisé à la fin du XXe siècle parce qu'il apportait des réponses convaincantes aux problèmes nouveaux posés par la contre-révolution néolibérale et par la crise du socialisme d'État.

Mots-clés : anarchisme, contre-révolution, marxisme, néolibéralisme

Introduction

L'anarchisme a fait irruption sous les yeux du public lors de la bataille de Seattle, en 1999. Tandis que les médias se concentraient sur le spectacle du black bloc brisant des vitrines, ils négligeaient largement le rôle que jouait l'anarchisme en coulisses, là où les militant·es s'organisaient en groupes affinitaires et prenaient leurs décisions au consensus. Bien que les anarchistes déclaré·es y soient restés minoritaires, le mouvement altermondialiste s'est fait connaître par son adhésion à des valeurs et à des pratiques anarchistes devenues de « bon sens ».[1] De larges pans du mouvement fonctionnaient selon des principes anarchistes : décentralisation, structures organisationnelles horizontales, manifestations de rue combatives, rejet de l'État et du capitalisme, défense à la fois de la liberté individuelle et du contrôle ouvrier de la production. Après près d'un siècle de prédominance marxiste, comment l'anarchisme est-il passé du statut de phénomène marginal à celui de force placée au cœur du mouvement altermondialiste ?

Cet article explore le développement souterrain de l'anarchisme états-unien à la fin du XXe siècle. Alors qu'une contre-révolution réactionnaire refaçonnait la société, que la Nouvelle Gauche était décimée par une répression violente et que l'Union soviétique s'effondrait, une bonne partie de la gauche radicale a réévalué la politique des années 1960-1970. Une nouvelle génération de radicaux — avec nombre de vétéran·es des années 1960 — a critiqué les échecs du marxisme-léninisme et s'est confrontée aux transformations fondamentales de la vie sociale, politique et économique. Tandis que la classe dirigeante adoptait le néolibéralisme et une politique répressive de « loi et ordre », une grande partie de la gauche s'est détournée à la fois de la construction de partis et de la perspective d'une prise du pouvoir d'État. Leur analyse des transformations sociales et des échecs du socialisme d'État a conduit de nombreux militant·es à rejeter l'État, et la fin du XXe siècle a été marquée par la diffusion de la politique anarchiste dans l'ensemble de la gauche radicale.

La première partie de cet article analyse la contre-révolution de droite qui a vaincu les courants radicaux des « longues années 1960 ». M'appuyant sur les théories du conservatisme et de la contre-révolution de Corey Robin et de Paolo Virno, je soutiens que l'on ne peut voir dans la contre-révolution de la Nouvelle Droite un simple retour au passé, mais bien la création d'un nouvel ordre social qui a récupéré, en les déformant, des éléments du radicalisme auquel elle réagissait. Aux États-Unis, cela a pris la forme d'une économie néolibérale, d'un individualisme masculin articulé à une défense morale de la famille nucléaire, de la récupération d'éléments des mouvements féministe et des droits civiques, et d'une politique répressive de « loi et ordre » qui a fait de l'incarcération de masse une « solution » à la fois contre la gauche radicale et contre la crise économique.

Dans la seconde partie, j'explore l'évolution de la gauche radicale au cours de cette période afin de comprendre le glissement croissant d'un « bon sens » marxiste vers un « bon sens » anarchiste. Après avoir analysé la défaite des mouvements marxistes-léninistes et de libération nationale des longues années 1960, j'examine cinq exemples de revitalisa-

1. Sur le mouvement altermondialiste et l'anarchisme, voir Notes From Nowhere, *We Are Everywhere : The Irresistible Rise of Global Anti-Capitalism* (Londres ; New York : Verso, 2003), David Graeber, *Direct Action : An Ethnography* (Édimbourg ; Oakland : AK Press, 2009), et Eddie Yuen, George Katsiaficas et Daniel Burton Rose (dir.), *The Battle of Seattle : The New Challenge to Capitalist Globalization* (Brooklyn : Soft Skull Press, 2001).

tion de l'anarchisme et de son développement souterrain dans divers espaces militants : la naissance de l'anarchisme noir/New Afrikan chez d'anciens Black Panthers emprisonnés ; l'essor de l'anarcha-féminisme au sein du mouvement de libération des femmes ; le développement de l'éco-anarchisme ; le rôle du punk dans la popularisation de l'anarchisme ; et la fondation d'organisations anarchistes sociales révolutionnaires à l'échelle du pays, comme Love and Rage. À travers ces cinq cas — dont chacun mériterait un traitement approfondi dépassant le cadre de cet article —, j'analyse le glissement de la gauche radicale vers une politique anarchisante qui décentre et désavoue l'État au profit d'un double pouvoir construit à la base, de l'autodétermination directe, de l'entraide et de l'organisation non hiérarchique. Cette réorientation ne peut se comprendre qu'en la replaçant dans le contexte des vastes transformations historiques de la contre-révolution d'après les années 1960. Je soutiens en définitive que l'anarchisme a été revitalisé à la fin du XXe siècle parce qu'il apportait des réponses convaincantes, non tournées vers l'État, aux problèmes nouveaux posés par la contre-révolution et par la crise du socialisme d'État.

Première partie : la contre-révolution d'après les années 1960

Il est révélateur que la présidence de Ronald Reagan (1981-1989) soit souvent désignée comme la « révolution Reagan ». L'expression reconnaît que la réaction à la ferveur radicale des longues années 1960 n'a pas simplement ramené les États-Unis à un passé antérieur aux années 1960 : elle a profondément refaçonné la société. Comme le soutient Lisa McGirr, historienne de la Nouvelle Droite, ce mouvement n'était pas seulement conservateur ou réactionnaire, mais plutôt « un étrange mélange de traditionalisme et de modernité » et « une force à la fois réactive et proactive ».[1] McGirr n'est pourtant peut-être pas assez audacieuse dans son analyse. L'ascension de la Nouvelle Droite et sa transformation de la société états-unienne se comprennent mieux comme une contre-révolution répondant à la révolution potentielle des longues années 1960. Commençant avec l'élection de Nixon en 1968 et culminant pendant les années Reagan, la contre-révolution a violemment détruit la gauche organisée et incorporé des versions perverties de certaines de ses revendications dans le façonnement de la nouvelle société.

Mon analyse de la contre-révolution s'appuie sur deux grands cadres théoriques. D'abord, le théoricien politique Corey Robin soutient que l'idéologie conservatrice ne s'oppose pas réellement au changement, mais appelle toujours, en réalité, à des transformations profondes de la société en réponse aux mouvements radicaux. Robin analyse cette tendance à travers toute l'histoire américaine et conclut que :

> face à un défi révolutionnaire, les contre-révolutionnaires américains ne vont pas de la gauche vers la droite. *Ils vont de la droite vers la gauche.* Bien qu'opposés au projet d'égalitarisme politique, à l'usage du pouvoir d'État pour créer une société plus juste, ils font valoir leur opposition à travers les figures de la démocratie libérale. Ils en adoptent et en adaptent la culture et le discours, *maniant le langage des droits et de la réforme au service de la régression et de la réaction.*[2] [Je souligne]

C'est un point de départ utile pour comprendre la contre-révolution qui a suivi les années 1960 aux États-Unis. La droite s'est emparée du pouvoir et a drapé sa contre-révolution néolibérale dans le cadre de la démocratie libérale, de la liberté et de l'égalité. On peut aller un pas plus loin avec l'aide du marxiste autonome italien Paolo Virno, qui soutient que la contre-révolution n'est pas seulement la création de quelque chose de nouveau, mais qu'elle est elle-même façonnée de manière indélébile par les contours du mouvement révolutionnaire auquel elle s'oppose. Selon ses termes : « La contre-révolution est littéralement une révolution à rebours. […] Elle fabrique activement son propre "ordre nouveau", forgeant des mentalités, des habitudes culturelles, des goûts et des coutumes nouveaux », et, point crucial, « elle occupe et colonise le territoire de l'adversaire ; elle

1. Lisa McGirr, *Suburban Warriors : The Origins of the New American Right* (Princeton : Princeton University Press, 2001), p. 8, 19.

2. Corey Robin, « You Say You Want a Counterrevolution », in Greg Grandin et Gilbert M. Joseph (dir.), *A Century of Revolution : Insurgent and Counterinsurgent Violence During Latin America's Long Cold War* (Durham : Duke University Press, 2010), p. 377.

donne des réponses différentes aux mêmes questions ».[3] Virno poursuit en affirmant que « la contre-révolution inverse les pratiques de masse mêmes qui semblaient renvoyer au dépérissement du pouvoir d'État et à l'immanence d'un autogouvernement radical [...] C'est pourquoi une historiographie critique [...] doit s'efforcer de reconnaître, à chaque étape et dans chaque aspect de la contre-révolution, la silhouette, les contenus et les qualités d'une révolution potentielle ».[4] Pour comprendre la revitalisation de l'anarchisme à cette époque, il est donc utile de dégager les principaux contours de la transformation, par l'État, d'objectifs progressistes en politique contre-révolutionnaire.

Chaque aspect saillant de la contre-révolution états-unienne a commencé, d'une manière ou d'une autre, comme l'ombre pervertie du radicalisme des longues années 1960. Si une grande partie de la contre-révolution peut être située dans des transformations précises de l'État et du capitalisme, elle a imprégné tous les aspects de la société et tout refaçonné, de l'organisation du travail en usine jusqu'à la subjectivité individuelle. Elle a comporté une répression violente de la gauche et des mouvements de libération nationale, mais elle s'est aussi logée dans l'économie néolibérale, a promu un individualisme masculin dans le cadre de la famille nucléaire, a récupéré certains aspects du mouvement des droits civiques et a édifié un gigantesque système carcéral que Ruth Wilson Gilmore appelle le « goulag doré ».[5] Soyons clair : une grande partie de ce que je décris comme « contre-révolution » correspond à notre compréhension générale du néolibéralisme, qui ne s'est guère limité aux États-Unis. Mais c'est précisément là le point : le néolibéralisme a été une contre-révolution mondiale contre les possibilités révolutionnaires des années 1960. Il a toujours été à la fois une tentative de restauration d'un âge imaginaire du capitalisme de laisser-faire et la création d'une société nouvelle marquée par l'articulation du fondamentalisme du libre marché et d'une violence d'État massive au nom de la loi et de l'ordre.

L'économie néolibérale de la contre-révolution a perverti les élans émancipateurs de l'aile gauche du mouvement ouvrier. Partout aux États-Unis, une grande partie du radicalisme des années 1960 était portée par des travailleur·ses qui tentaient d'exercer un contrôle sur leurs conditions de travail. Ils protestaient contre le travail de masse impersonnel du système d'usine fordiste et perturbaient les rythmes inhumains de la chaîne de montage. Les ouvrier·es dissident·es luttaient pour la dignité et pour un contrôle démocratique du lieu de travail. Cette résistance ouvrière était intimement liée à la lutte pour la justice raciale, les syndicats apportant un soutien matériel au mouvement et les travailleur·ses noir·es défendant au travail leurs droits civiques et économiques.[6] La contre-révolution a débordé les revendications ouvrières par la droite. Le capital n'était que trop disposé à démanteler l'usine fordiste, car il pouvait réaliser de plus grands profits grâce à la sous-traitance et aux transformations de la production. Point crucial, le caractère même de la production a été refaçonné pour intégrer des versions déformées des revendications ouvrières. Les travailleur·ses noir·es ont obtenu l'égalité juridique formelle au travail, tout en restant exclu·es de toute possibilité de pouvoir réel. La production a été

3. Paolo Virno, « Do You Remember Counterrevolution ? », in Paolo Virno et Michael Hardt (dir.), *Radical Thought in Italy : A Potential Politics* (Minneapolis : University of Minnesota Press, 1996), p. 241.

4. *Ibid*., p. 241-242.

5. Ruth Wilson Gilmore, *Golden Gulag : Prisons, Surplus, Crisis, and Opposition in Globalizing California* (Berkeley : University of California Press, 2007).

6. Voir Nelson Lichtenstein et Robert Korstad, « Opportunities Found and Lost : Labor, Radicals, and the Early Civil Rights Movement », *Journal of American History*, 75, 3 (1988) : 786-811, et Nancy MacLean, *Freedom is Not Enough : The Opening of the American Workplace* (New York : R. Sage ; Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 2006). Voir aussi l'excellent livre de Jefferson Cowie sur le mouvement ouvrier et l'expérience de la classe ouvrière durant ces années, *Stayin' Alive : The 1970s and the Last Days of the Working Class* (New York : New Press, 2010).

décentralisée et réorientée vers un travail en petites « équipes », tout en conservant son caractère hiérarchique et antidémocratique d'ensemble.[7] Surtout, la puissance du mouvement ouvrier organisé a été décimée. L'écrasement tristement célèbre de la grève des contrôleurs aériens par Reagan, en 1981, était symptomatique d'un basculement plus large des rapports de force. Ces transformations économiques et la défaite historique du mouvement ouvrier organisé ont constitué le socle de la contre-révolution dans son ensemble.

Le cœur social de la contre-révolution a été la réaffirmation d'un individualisme masculin néolibéral, couplée à une défense morale de la famille nucléaire « traditionnelle », érigée en rempart contre les maux du communisme, du féminisme et de la libération sexuelle. Là encore, elle a récupéré des éléments du radicalisme des années 1960. La révolte individuelle contre l'aliénation du consumérisme de masse d'après-guerre était répandue, étudiant·es et travailleur·ses rejetant pareillement leurs rôles sociaux. La popularisation du jeune Marx « humaniste » par Herbert Marcuse et d'autres a aidé à saisir la profondeur de l'aliénation sous le capitalisme, tandis que des anarchistes comme Paul Goodman exploraient le problème du fait de « grandir dans l'absurde » dans la société d'après-guerre.[8] Les radicaux des années 1960, en particulier dans la contre-culture « anarchisante », se battaient pour arracher leur humanité individuelle au travail capitaliste, à la bureaucratie d'État et à l'enfermement étouffant de la famille nucléaire.[9] Mais la contre-révolution a repris et dévoyé l'individualisme radical des longues années 1960, et réinscrit le rôle réactionnaire de la famille. La révolte individuelle a d'abord été absorbée dans la « décennie du moi » narcissique des années 1970, puis dans l'*homo economicus* néolibéral des années 1980.[10] Cet individualisme rude a été codé comme intrinsèquement masculin et opposé à la figure féminisée et racialisée de la bénéficiaire de l'aide sociale et d'autres programmes sociaux (la tristement célèbre « reine de l'aide sociale » qui refuserait de subvenir à ses propres besoins).[11] Les droits individuels — codés comme blancs et masculins — étaient promus au moment même où les droits sociaux et économiques étaient rejetés. Cela était aussi indissociable de la vénération de la famille nucléaire dans une idéologie masculine du « conservatisme du soutien de famille » (où le mari et père pouvait subvenir aux besoins des siens par son travail acharné), vue comme un rempart contre la prétendue offensive féministe contre la morale chrétienne.[12] La perversion de la libération individuelle et la réinscription de la famille nucléaire ont été essentielles à la transformation sociale opérée par la contre-révolution.

L'aile libérale du mouvement féministe a elle aussi été largement cooptée et vaincue par le néolibéralisme. Si les féministes libérales sont parvenues à gagner des batailles limitées, elles ont perdu la guerre. Avant même Reagan, l'aile radicale du mouvement fémi-

7. Voir l'excellente analyse de ce processus par Paolo Virno dans « Do You Remember Counterrevolution ? » (1996), déjà cité. Voir aussi l'analyse de ces transformations économiques par Michael Hardt et Antonio Negri dans *Empire* (Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 2000), ainsi que David Harvey, *A Brief History of Neoliberalism* (New York : Oxford University Press, 2005).

8. Voir Richard King, *The Party of Eros : Radical Social Thought and the Realm of Freedom* (Chapel Hill : University of North Carolina Press, 1972).

9. Voir Theodore Roszak, *The Making of a Counter Culture : Reflections on the Technocratic Society & Its Youthful Opposition* (Garden City, NY : Anchor Books [Doubleday], 1969).

10. Voir Bruce Schulman, *The Seventies : The Great Shift in American Culture, Society, and Politics* (New York : Free Press, 2001).

11. Pour une analyse féministe incisive de ce processus, voir Laura Briggs, *How All Politics Became Reproductive Politics : From Welfare Reform to Foreclosure to Trump* (Oakland : University of California Press, 2017).

12. Voir Robert Self, *All in the Family : The Realignment of American Democracy Since the 1960s* (New York : Hill and Wang, 2012). Pour une analyse du caractère idéologique et construit de la famille nucléaire d'après-guerre prétendument « traditionnelle », voir Elaine Tyler May, *Homeward Bound : American Families in the Cold War Era* (New York : Basic Books, 2008).

niste avait cédé la place à un féminisme culturel plus apolitique, qui rejetait le féminisme radical révolutionnaire, influencé par le marxisme, au profit d'institutions culturelles séparatistes.[13] La défaite de l'Equal Rights Amendment en 1982 a à la fois reflété et annoncé la défaite plus large du mouvement. Les féministes dominantes, dans des groupes comme la National Organization for Women ou le National Women's Political Caucus, ont professionnalisé et institutionnalisé leurs organisations en s'intégrant au monde réformiste du Parti démocrate. Répondant à de nouvelles contraintes sociales et politiques, ces féministes libérales, en grande partie blanches et issues des classes moyennes, ont tenté de faire avancer les intérêts des femmes — que ce soit par le biais d'associations à but non lucratif ou en travaillant au sein des entreprises du classement Fortune 500 à l'élaboration de politiques contre le harcèlement sexuel — sans remettre en cause la structure capitaliste et patriarcale d'ensemble.[14] Comme le décrit l'historienne féministe Laura Briggs, la vision transformatrice du mouvement de libération des femmes a été perdue, et la « crise du temps, des salaires et du travail reproductif » née des années 1980 « représent[ait] la défaite d'une certaine vision de la politique féministe et de justice raciale ».[15] Les féministes dominantes ont mené une série de combats d'arrière-garde pour atténuer les pires effets de cette transformation, mais elles ont largement accepté les contraintes de l'époque et abandonné l'espoir d'une transformation radicale.

La souplesse de la contre-révolution apparaît dans sa réponse aux mouvements des droits civiques et de libération nationale. Les droits civiques juridiques ont été relativement faciles à récupérer. S'ils constituaient un défi fondamental à l'apartheid du Sud, ils ne remettaient pas nécessairement en cause le fonctionnement du capitalisme racial lui-même. En effet, dès les années 1950, il devenait clair que l'inégalité juridique faisait obstacle à la fois au bon fonctionnement du capitalisme et à la croisade anticommuniste mondiale des États-Unis.[16] Si le démantèlement du système d'apartheid formel de Jim Crow a été une victoire majeure, la suprématie blanche a été préservée dans la contre-révolution. L'adhésion de Nixon au « capitalisme noir » en réponse au Black Power a été un habile détournement de l'élan d'autodétermination noire, qui a servi de couverture au démantèlement de l'aide sociale et d'autres programmes sociaux.[17] L'égalité juridique formelle a été accordée au travail, tandis que les remises en cause des rapports de pouvoir réels entre patrons et ouvrier·es étaient réprimées.[18] De cette façon, l'État a pu récupérer une aile moins radicale du mouvement des droits civiques et la séparer de l'aile plus radicale qui luttait pour la libération nationale, qu'il a entrepris de détruire complètement. Ainsi, l'État a pu reprendre certains éléments des mouvements pour la justice raciale des longues années 1960, les désamorcer et les incorporer sous couvert d'égalité juridique formelle et de droits individuels, puis se retourner pour réprimer et détruire les défis les plus dangereux. Pour insister à nouveau sur la thèse de Corey Robin : la contre-révolution « mani[e] le langage des droits et de la réforme au service de la régression et de la réaction ».[19]

13. Voir Alice Echols, *Daring to Be Bad : Radical Feminism in America 1967-1975*, édition du trentième anniversaire (Minneapolis : University of Minnesota Press, 2019).
14. Voir Laura Briggs, *How All Politics Became Reproductive Politics* (2017), et Bradford Martin, *The Other Eighties : A Secret History of America in the Age of Reagan* (New York : Hill and Wang, 2011).
15. Laura Briggs, *How All Politics Became Reproductive Politics* (2017), p. 11.
16. Voir Mary Dudziak, *Cold War Civil Rights : Race and the Image of American Democracy* (Princeton : Princeton University Press, 2000), et Thomas Borstelmann, *The Cold War and the Color Line : American Race Relations in the Global Arena* (Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 2001).
17. Voir Bruce Schulman, *The Seventies : The Great Shift in American Culture, Society, and Politics* (New York : Free Press, 2001).
18. Nancy MacLean, *Freedom is Not Enough : The Opening of the American Workplace* (2008).
19. Corey Robin, « You Say You Want a Counterrevolution », p. 377.

Si, dans certains domaines, la contre-révolution a perverti des revendications émancipatrices, elle a complété cette récupération limitée par une politique renouvelée de « loi et ordre » qui a fait des États-Unis la première société carcérale du monde. L'énorme croissance des prisons à partir de la fin des années 1970 a été à la fois une réponse directe au radicalisme des longues années 1960 et une « solution » plus générale à une crise politico-économique. Comme le soutient Ruth Wilson Gilmore, c'est une erreur de voir la prison comme un espace marginal, « en bordure » ; en réalité, dit-elle, la « "prison" se trouve en fait au beau milieu de la mêlée » de la société contemporaine.[20] L'État a étendu le système carcéral pour résoudre trois « problèmes » historiques. Premièrement, la croissance des prisons a été au centre de l'offensive de l'État contre les mouvements des longues années 1960. À mesure que de nouveaux secteurs de la gauche adoptaient des tactiques de guérilla dans les années 1970, l'emprisonnement des radicaux est devenu une priorité pressante. Deuxièmement, la transformation de la prison a répondu à la radicalisation croissante des prisonnier·es eux-mêmes, en particulier des nationalistes noirs et d'autres révolutionnaires. La croissance des prisons s'est accompagnée de leur réforme limitée et d'une réorganisation interne visant à isoler et neutraliser les radicaux noirs.[21] Enfin, les prisons ont servi à répondre à une crise du capitalisme. La prison a été considérée comme la meilleure option pour absorber un surplus de « personnes, de terres, de capital et de capacité d'État » créé par la crise politico-économique d'après les années 1960.[22] Une expansion massive du système carcéral a offert un rendement profitable à l'investissement de capital, tout en permettant de gérer une population au chômage de plus en plus désespérée, conséquence des délocalisations d'emplois du néolibéralisme.[23] Insistons sur ce point : la croissance de l'État carcéral a été un élément central de la contre-révolution, car elle a à la fois contenu la gauche et apporté une solution à la crise capitaliste des années 1970-1980.[24]

En résumé, la contre-révolution néolibérale de la Nouvelle Droite a profondément refaçonné la société américaine. L'économie néolibérale a refondu le système de production et décimé le mouvement ouvrier, en partie en récupérant les luttes contre l'usine fordiste. Un individualisme masculin réactionnaire a été réinscrit, tandis que le système d'aide sociale était attaqué et que l'aile libérale du mouvement des femmes était absorbée par le système capitaliste. L'égalité juridique formelle a été accordée aux Noir·es, tandis que les ailes radicales des mouvements des droits civiques et de libération nationale étaient violemment réprimées. Enfin, l'expansion du système carcéral a servi à la fois à contenir la gauche radicale et à répondre à une crise économique. Cette contre-révolution a planté le décor dans lequel une grande partie de la gauche radicale s'est tournée vers l'anarchisme à la fin du XXe siècle.

20. Ruth Wilson Gilmore, *Golden Gulag : Prisons, Surplus, Crisis, and Opposition in Globalizing California* (Berkeley : University of California Press, 2007), p. 10-11.

21. Dan Berger, *Captive Nation : Black Prison Organizing in the Civil Rights Era* (Chapel Hill : University of North Carolina Press, 2014).

22. Ruth Wilson Gilmore, *Golden Gulag*, p. 26-27.

23. *Ibid*.

24. L'État états-unien s'appuie bien sûr depuis longtemps sur un système carcéral raciste pour réprimer les Noir·es, mais la contre-révolution néolibérale a considérablement étendu ce système et en a fait une réponse centrale à la crise sociale et économique plus large. Voir aussi Angela Davis, *Are Prisons Obsolete ?* (New York : Seven Stories Press, 2003).

Deuxième partie : du marxisme-léninisme à l'anarchisme

Le terrain mouvant de la société de la fin du XXe siècle a produit pour la gauche une crise qui a déstabilisé le marxisme-léninisme et donné naissance à une politique socialiste anti-étatique. Cette crise a pris deux formes principales. D'abord, l'État a lancé une offensive totale contre les organisations radicales et les combattant·es révolutionnaires. De l'infiltration et de la désorganisation par le FBI à l'emprisonnement de longue durée, voire à l'assassinat pur et simple, l'État a réagi violemment à la menace qu'il percevait de la part des forces révolutionnaires. À la fin des années 1970, l'État avait pour l'essentiel vaincu l'aile révolutionnaire de la Nouvelle Gauche, des Black Panthers au Weather Underground. Parallèlement à cet assaut frontal, la nature changeante de la production capitaliste et du pouvoir d'État a déstabilisé l'analyse et le programme de la gauche marxiste-léniniste. La délocalisation de la production vers le Sud global a décimé la base ouvrière industrielle de la Vieille Gauche, tandis que la répression désorientait les mouvements de libération nationale qui avaient été le foyer de la lutte pour les anti-impérialistes des longues années 1960. Les approches traditionnelles consistant à organiser les ouvrier·es d'usine sous la direction d'un parti communiste ne semblaient plus viables à de nombreux militant·es. De plus, la prise de l'État ne paraissait plus une condition suffisante à la construction du socialisme — et elle était de plus en plus jugée indésirable en soi, faisant écho à la critique de l'État formulée par les générations anarchistes précédentes au XIXe siècle et au début du XXe.[1] Le déclin et la chute de l'Union soviétique, le tournant capitaliste de la Chine post-maoïste, la « trahison » du « tournant de la rigueur » du président socialiste français François Mitterrand en 1983, la défaite électorale des sandinistes au Nicaragua en 1990 et l'échec des mouvements de libération nationale à construire le socialisme dans le monde en voie de décolonisation ont tous contribué à une réévaluation mondiale de la politique centrée sur l'État.

Une nouvelle génération de radicaux a critiqué les échecs du marxisme-léninisme et s'est tournée vers l'anarchisme. Le marxisme-léninisme n'a certes pas disparu, mais l'anarchisme a progressé plus vite et a reconquis l'imaginaire de la gauche radicale et des mouvements sociaux plus larges. Ce mouvement a été porté à la fois par la décimation de la gauche marxiste sous les coups de la contre-révolution néolibérale et par le développement d'une théorie et d'une pratique nouvelles au sein du mouvement anarchiste. Comme le montre Andrew Cornell dans son histoire de l'anarchisme états-unien, les anarchistes avaient commencé à repenser et à retravailler la politique anarchiste classique dès le milieu du XXe siècle, mais ils formaient une part réduite et résolument marginale de la gauche dans son ensemble.[2] Pourtant, comme le soutient l'historien marxiste Max Elbaum dans son histoire novatrice du New Communist Movement d'après les années

1. Pour une excellente analyse de la manière dont le monde économique et politique changeant du néolibéralisme a conduit à un bouleversement de l'organisation de la gauche, des partis d'avant-garde tournés vers l'État vers des luttes horizontales et territoriales, voir Raúl Zibechi, *Territories in Resistance : A Cartography of Latin American Social Movements* (Oakland : AK Press, 2012). Pour une critique anarchiste classique de l'État, voir Michel Bakounine, *God and the State* (New York : Dover, 1970).

2. Voir Andy Cornell, *Unruly Equality : U.S. Anarchism in the Twentieth Century* (Oakland : UC Press, 2016).

1960, à la fin du XXe siècle l'anarchisme avait éclipsé l'influence du marxisme-léninisme dans les mouvements populaires.[3] Après des décennies de développement souterrain, le mouvement pour la justice globale ou altermondialiste du tournant du siècle a marqué la renaissance de la politique anarchiste. Au-delà des idéologies et organisations anarchistes formelles que j'examine plus bas, un *ethos* anarchiste s'était diffusé dans toute la gauche radicale. Comme l'écrivait David Graeber en 2010, « pour les militant·es, le "processus anarchiste" est devenu synonyme des principes de base selon lesquels on anime une réunion ou on organise une action de rue ».[4] Ce processus anarchiste comprend la prise de décision au consensus, l'organisation horizontale et non hiérarchique, le regroupement en réseaux et en fédérations construites depuis la base plutôt qu'en partis fonctionnant selon le centralisme démocratique, et l'engagement en faveur de l'action directe sous de multiples formes.[5] Comment le mouvement anarchiste est-il passé du statut de force marginale à celui d'élément central du « bon sens » radical dans les mouvements sociaux au tournant du siècle ?

La fin du XXe siècle a été une période de réévaluation de la praxis radicale et de production d'une théorie nouvelle pour analyser la nature changeante du capitalisme et de l'État. Je termine cet article par l'analyse de cinq tendances politiques qui ont contribué à revitaliser l'anarchisme et qui illustrent le tournant général vers l'anarchisme de différents segments de la gauche radicale. J'examine d'abord la théorisation de l'anarchisme noir/New Afrikan par plusieurs prisonniers politiques, anciens Black Panthers, qui ont réalisé la synthèse de l'anarchisme et du nationalisme noir.[6] Ensuite, l'anarcha-féminisme a gagné du terrain au sein du mouvement de libération des femmes dans les années 1970, à mesure que sa critique s'élargissait jusqu'à analyser l'État comme une structure intrinsèquement patriarcale qu'il faut démanteler plutôt que conquérir. Troisièmement, l'anarchisme écologiste est apparu au cœur du mouvement écologiste radical, où il a été bien plus influent que le marxisme. Quatrièmement, l'anarchisme a été couvé et développé au sein de la sous-culture punk, elle-même réaction aux nouvelles conditions sociales de la contre-révolution d'après les années 1960. Enfin, j'aborde l'essor de fédérations anarchistes sociales à l'échelle du continent, principalement Love and Rage, qui ont agi à une échelle inédite depuis le début du XXe siècle.

Je conclus par une réflexion sur la manière dont la contre-révolution a créé les conditions d'une résurgence de la politique anarchiste. Certains marxistes-léninistes, comme Jodi Dean, réduisent cette résurgence à un simple reflet du néolibéralisme à l'usage de jeunes gens mécontents. À propos d'Occupy Wall Street, elle affirme de façon générale que « l'insistance anarchiste sur l'autonomie individuelle a séduit des gens qui avaient grandi sous le néolibéralisme et à qui l'on avait appris à célébrer leur propre singularité ».[7] Je soutiens que cette critique n'explique pas de manière satisfaisante la croissance de l'anarchisme et l'attrait durable qu'il exerce sur la gauche révolutionnaire. L'anarchisme est plutôt né une seconde fois parce qu'il apportait aux problèmes nouveaux posés par la contre-révolution et par la crise du socialisme d'État des réponses convaincantes, d'une

3. Max Elbaum, *Revolution in the Air : Sixties Radicals turn to Lenin, Mao and Che* (Londres ; New York : Verso, 2006), p. 111.

4. David Graeber, « The Rebirth of Anarchism in North America, 1957-2007 », *Historia Actual Online*, 21 (2010) : 123.

5. Voir aussi David Graeber, *Direct Action : An Ethnography* (Oakland : AK Press, 2009).

6. Une remarque de terminologie : les termes « anarchisme noir » (*Black Anarchism*) et « anarchisme New Afrikan » sont discutés au sein de cette tradition. Certain·es se reconnaissent dans l'un ou l'autre, tandis que d'autres rejettent entièrement ces étiquettes. Tout en gardant ces désaccords à l'esprit, je crois utile de désigner par là une tendance idéologique distincte, qui se démarque d'une grande partie du mouvement anarchiste, largement blanc, et j'ai choisi de l'appeler « anarchisme noir/New Afrikan ».

7. Jodi Dean, « Occupy Wall Street : after the anarchist moment », *Socialist Register* 49 (2013) : 55.

manière dont le marxisme-léninisme était incapable. Les anarchistes de la fin du XXe siècle ont posé les fondations de la renaissance de l'anarchisme dans le mouvement altermondialiste.

1. L'anarchisme noir/New Afrikan

L'anarchisme noir/New Afrikan est né au cœur de la contre-révolution : le système carcéral. Comme on l'a vu, le système carcéral en plein essor a été central dans la contre-révolution de droite. L'emprisonnement de nombreux révolutionnaires a aidé à démanteler les organisations radicales, tandis que, plus largement, la naissance de l'incarcération de masse est apparue comme une solution à la crise capitaliste. Mais les prisons ont aussi été centrales dans la tradition radicale noire. Comme le soutient Dan Berger dans *Captive Nation : Black Prison Organizing in the Civil Rights Era* (2014), la prison a été un lieu crucial du développement de la politique du mouvement noir, depuis la reconception de la prison sudiste comme espace militant lors des campagnes pour les droits civiques des années 1950 jusqu'à l'organisation nationaliste noire des années 1970.[8] Berger livre un récit saisissant de l'essor et du déclin de la politique carcérale noire, à travers un ensemble de tendances idéologiques. Pourtant, omission déroutante, il ne mentionne jamais le développement de l'anarchisme noir/New Afrikan en prison, alors même qu'il fait souvent référence à Ashanti Alston, l'un des anarchistes noirs les plus connus, et qu'il le cite. D'anciens Black Panthers, parmi lesquels Alston, Kuwasi Balagoon et Lorenzo Kom'boa Ervin, ont théorisé l'anarchisme noir/New Afrikan comme une nouvelle idéologie politique pour la lutte noire révolutionnaire de la fin du XXe siècle.

Les anarchistes noirs/New Afrikan ont critiqué ce qu'ils percevaient comme les insuffisances des Black Panthers, réalisé la synthèse de l'anarchisme et du nationalisme noir, et théorisé la Commune noire comme forme révolutionnaire de l'autodétermination noire. S'ils saluaient les Panthers comme la principale organisation des longues années 1960, ils critiquaient l'autoritarisme du parti et ses tendances hiérarchiques et patriarcales. Leur désillusion envers les Black Panthers a conduit à une critique plus large de l'approche marxiste-léniniste du nationalisme noir, qui a nourri leur tournant vers l'anarchisme.[9] La synthèse anarchiste noire/New Afrikan du nationalisme noir et de l'anarchisme défendait un nationalisme anti-étatique. Ses tenants soutiennent que les Noir·es américain·es forment une nation opprimée, mais que la libération nationale peut et doit se faire sans établir un nouvel État-nation. Ashanti Alston soutient que les révolutionnaires doivent aller « au-delà du nationalisme, mais pas sans lui ». Comme il le remarque, les nationalistes noirs révolutionnaires des Panthers avaient peut-être la politique la plus avancée de l'époque. Alston souligne néanmoins que nous devons tirer les leçons de leurs erreurs et articuler l'autodétermination nationale de manière non hiérarchique, afin qu'elle ne soit pas capturée par l'État.[10] Dans *Anarchism and the Black Revolution*, d'abord écrit en prison en 1979 sous la forme d'une série de brochures, Lorenzo Kom'boa Ervin expose le programme d'une « Commune noire » fondée sur le contrôle local par la communauté, coordonné par des fédérations de communes emboîtées (la classique « commune des communes » anarchiste, centrée sur la libération noire).[11] Après sa sortie de prison, Ervin

8. Dan Berger, *Captive Nation*.

9. Pour un cas représentatif, voir Kuwasi Balagoon, *A Soldier's Story : Writings by a Revolutionary New Afrikan Anarchist* (Oakland : Kersplebedeb et PM Press, 2019). Balagoon a sans doute été l'anarchiste New Afrikan le plus influent ; il est mort en prison, d'une maladie liée au sida, en 1986.

10. Ashanti Alston, « Beyond Nationalism, But Not Without It », *Anarchist Panther*, 1, 1 (1999).

11. Voir Lorenzo Kom'boa Ervin, *Anarchism and the Black Revolution* (Londres : Pluto Press, 2021).

a fait connaître une nouvelle édition du livre lors d'une tournée de conférences en 1993, coordonnée par la Love and Rage Revolutionary Anarchist Federation, qui en a aussi publié des extraits dans son journal.[12] Bien qu'il ait rapidement rompu avec Love and Rage, Ervin est resté actif dans le mouvement anarchiste, et son œuvre a constitué l'un des principaux fondements de l'organisation et de la tendance Anarchist People of Color.[13] Il est frappant que chacun des principaux théoriciens de l'anarchisme noir ait été un ancien Black Panther critiquant, depuis l'intérieur des murs de la prison, les hiérarchies des partis nationalistes noirs et marxistes-léninistes. L'anarchisme noir/New Afrikan est né comme un produit de la contre-révolution et de la lutte contre elle. Bien qu'ils aient été assez marginaux dans les mouvements sociaux noirs de la fin du XXe siècle, les théoriciens anarchistes noirs/New Afrikan de cette période ont posé une partie des bases (aux côtés de tendances plus importantes comme le féminisme noir et le marxisme noir) de la popularisation récente de l'anarchisme noir et de l'abolitionnisme.[14]

2. L'anarcha-féminisme

Bien que les anarchistes aient de longue date combattu toutes les formes d'oppression et de hiérarchie, l'anarcha-féminisme en tant que tel s'est d'abord développé comme tendance politique explicite au sein du mouvement de libération des femmes des années 1970.[15] Les anarchistes du mouvement ont élargi les critiques du patriarcat avancées aussi bien par des féministes libérales comme Betty Friedan que par des féministes radicales comme Shulamith Firestone, jusqu'à en faire un rejet global de toutes les formes de hiérarchie et d'oppression. Outre la critique de la domination masculine manifeste, elles soutenaient que le capitalisme et l'État étaient tous deux des systèmes intrinsèquement hiérarchiques et patriarcaux. La libération des femmes exigeait donc leur destruction. Au-delà des anarchistes déclarées, le mouvement de libération des femmes pratiquait plus largement ce qu'Helen Ellenbogen appelait un « anarchisme intuitif ».[16] Les féministes se méfiaient de la tradition sociale reçue, se défiaient du pouvoir politique centralisé et s'opposaient à toutes les formes d'oppression et de hiérarchie. En pratique, le mouvement était décentralisé, non hiérarchique, et fonctionnait principalement par prise de décision au consensus. Comme l'écrivait Lynne Farrow dans le magazine féministe *Aurora* en 1974, « le féminisme pratique ce que l'anarchisme prêche ».[17]

12. La relation d'Ervin avec Love and Rage s'est terminée dans l'amertume peu après cette tournée ; voir son texte « Proposal for a New Love and Rage Initiative on Race and Color », in *Disco Bull : The Discussion Bulletin of Love and Rage* (1994), p. 3-6, et ses réflexions ultérieures dans « The Progressive Plantation : Racism Inside White Radical Social Change Groups » (2011), consulté sur theanarchistlibrary.org.

13. Voir la présentation d'Anarchist People of Color par Ernesto Aguilar, et notamment de l'importance de l'œuvre d'Ervin, dans son entretien avec The Female Species, « Interview with Ernesto Aguilar of the Anarchist People of Color (APOC) », *Colours of Resistance* (juin 2003). L'influence d'Ervin a aussi été récemment reconnue par une nouvelle édition d'*Anarchism and the Black Revolution* (Londres : Pluto Press, 2021).

14. Voir en particulier William C. Anderson, *The Nation on No Map : Black Anarchism and Abolition* (Chico : AK Press, 2021).

15. Voir Julia Tanenbaum, « To Destroy Domination in All Forms : Anarcha-Feminist Theory, Organization, and Action, 1970-1978 », *Perspectives on Anarchist Theory* 29 (2016) : 13-32.

16. Helen Ellenbogen, « Feminism : The Anarchist Impulse Comes Alive », p. 6, in *Emma's Daughters* (inédit, 1977), Anarchy Archives, cité dans Julia Tanenbaum, « To Destroy Domination In All Forms ».

17. Lynne Farrow, « Feminism as Anarchism », *Aurora* (1974). Voir aussi la manière dont Cathy Levine formule la nature anarchiste de la pratique féministe dans « The Tyranny of Tyranny » (1974), conçu comme une critique de l'essai influent de Jo Freeman, « The Tyranny of Structurelessness » (1971). Chacun de ces essais classiques se trouve dans Dark Star, *Quiet Rumours : An Anarcha-Feminist Reader*, troisième édition (Oakland : AK Press/ Dark Star, 2012).

L'aile anarchiste du mouvement de libération des femmes agissait surtout à travers de petits groupes décentralisés comme le Tiamat Collective d'Ithaca. Tiamat (1975-1978) fonctionnait à la fois comme groupe de conscientisation et comme organisation politique tournée vers l'extérieur. Le collectif a publié un numéro du bulletin national *Anarcha-Feminist Notes* et organisé une conférence anarcha-féministe à Ithaca (État de New York) en 1978. Cette conférence a réuni des collectifs anarcha-féministes de tout le pays pour développer leur théorie et leur pratique, nouer des liens personnels et coordonner le mouvement. Bien que certaines femmes l'aient critiquée parce que son public était majoritairement blanc et issu des classes moyennes, elle a été une étape importante pour le mouvement anarcha-féministe.[18] Rétrospectivement, elle a cependant marqué le début de la fin de l'anarcha-féminisme au sein du mouvement de libération des femmes dans son ensemble. Le retour de bâton contre-révolutionnaire qui allait inaugurer l'offensive de Reagan contre les femmes commençait, et le mouvement féministe a subi une défaite historique qui a transformé le caractère du féminisme comme de la gauche.

Les anarchistes se sont battues pour maintenir le féminisme en vie dans une époque contre-révolutionnaire. Contrairement aux féministes libérales qui commençaient à professionnaliser leur militantisme, les anarcha-féministes ont continué à agir au sein des mouvements radicaux. À la fin des années 1970, de nombreuses anarcha-féministes ont rejoint le mouvement antinucléaire et d'autres mouvements écologistes, participant notamment à la Clamshell Alliance, qui s'opposait à la construction d'une centrale nucléaire dans le New Hampshire et a contribué à lancer le mouvement antinucléaire. Avec le théoricien anarchiste Murray Bookchin, les anarcha-féministes ont diffusé les structures décentralisées de groupes affinitaires fonctionnant au consensus qui ont défini ce mouvement (même si Bookchin était très critique envers la politique du consensus).[19] Plus largement, les anarcha-féministes ont participé aux diverses luttes de gauche des années 1980, notamment au travail de solidarité avec l'Amérique centrale et au mouvement pour la liberté reproductive. Elles ont continué à travailler et à faire du bénévolat dans les centres de santé pour femmes, les refuges pour victimes de violences conjugales et d'autres infrastructures des femmes. Elles ont constitué la pointe du mouvement d'action directe non violente et révolutionnaire, et ont contribué à façonner le caractère des mouvements sociaux d'opposition après la défaite de la Nouvelle Gauche.[20] Universitaires et militant·es ont soutenu que la pratique (anarcha-)féministe a fourni une grande partie de la base du développement de la praxis anarchiste à la fin du XXe siècle, de l'organisation en groupes affinitaires à la prise de décision au consensus.[21] Les innovations théoriques et pratiques des anarcha-féministes ont transformé le caractère du mouvement anarchiste. Elles ont aussi popularisé l'analyse et les pratiques anarchistes au sein des « nouveaux mouvements sociaux » plus larges, de plus en plus réceptifs à l'analyse anarcha-féministe de la domination et de la hiérarchie dans les années 1980-1990.

18. Voir la présentation de Tiamat et de la conférence anarcha-féministe par Julia Tanenbaum dans « To Destroy Domination in All Forms ».

19. Julia Tanenbaum, « To Destroy Domination in All Forms ».

20. Voir Barbara Epstein, *Political Protest & Cultural Revolution : Nonviolent Direct Action in the 1970s and 1980s* (Berkeley : University of California Press, 1991).

21. Voir Julia Tanenbaum, « To Destroy Domination in All Forms » (2016), et David Graeber, « The Rebirth of Anarchism in North America, 1957-2007 » (2010).

3. L'éco-anarchisme

Le cœur du mouvement écologiste radical qui s'est développé des années 1960 aux années 1990 a largement adopté la pensée et la pratique anarchistes. Les écologistes radicaux reprochaient aux marxistes leur soutien à une industrialisation effrénée et leur propension à repousser l'action écologique à « après la révolution ». Des éco-anarchistes comme Judi Bari, figure éminente d'Earth First !, soutenaient que les pratiques destructrices pour l'environnement des pays socialistes reflétaient à la fois un échec du marxisme et le fait que tous les États privilégient la croissance et la stabilité économiques au détriment de la santé de l'environnement.[22] La théorisation de l'éco-anarchisme a été une composante centrale de l'effort plus large pour réviser la politique anarchiste face à l'ère nouvelle. L'attention de l'anarchisme à l'écologie a aussi élargi son attrait auprès d'une nouvelle génération de militant·es écologistes qui voyaient l'urgence d'un changement radical. Tandis que les marxistes minimisaient l'importance de la lutte écologique, voire défendaient la politique industrielle des États socialistes, les anarchistes ont commencé à combattre les dommages catastrophiques infligés à la terre.

Diverses positions anarchistes se sont disputé la direction du mouvement écologiste radical. Dès les années 1960, Murray Bookchin a théorisé l'« écologie sociale » comme synthèse de l'anarchisme social et de la pensée écologique, et plaidé pour une action politique décentralisée afin de construire une société écologique.[23] À l'écologie sociale de Bookchin s'opposait un « anarcho-primitivisme » de motivation écologique, centré autour du journal *Fifth Estate*, qui allait au-delà de l'anticapitalisme et de l'anti-impérialisme de la Nouvelle Gauche pour critiquer la civilisation industrielle elle-même. Les deux tendances ont été influentes dans le mouvement antinucléaire déjà évoqué, tout comme l'anarcha-féminisme. Des organisations plus tardives comme Earth First ! et l'Earth Liberation Front ont repris certains aspects de la critique de la civilisation industrielle dans leur engagement croissant en faveur de l'écologie profonde.[24] De nombreux anarchistes ont aussi adopté à cette époque le véganisme et la libération animale, en partie pour des raisons écologiques, et ont ensuite élaboré une vision intersectionnelle de la « libération totale ».[25] La tendance éco-anarchiste est passée au premier plan dans les années 1990, avec les actions de l'Earth Liberation Front et avec l'alliance tant célébrée des « Teamsters and Turtles » (syndicats et écologistes) lors de la manifestation de Seattle contre l'Organisation mondiale du commerce en 1999. L'attention de l'anarchisme à l'écologie aide à expliquer son attrait croissant dans une époque de conscience écologique grandissante.

4. Anarchisme et punk

Le punk a été un vecteur crucial de la croissance de l'anarchisme pendant la période contre-révolutionnaire, de la fin des années 1970 aux années 1990. Selon le sociologue

22. Voir l'essai influent de Judi Bari, « Revolutionary Ecology : Biocentrism & Deep Ecology » (1995), disponible sur judibari.org. Pour une histoire générale du mouvement écologiste radical, voir Keith Woodhouse, *The Ecocentrists : A History of Radical Environmentalism* (New York : Columbia University Press, 2018).

23. Murray Bookchin, *Our Synthetic Environment* (New York : Knopf, 1962) et *The Ecology of Freedom : The Emergence and Dissolution of Hierarchy* (Palo Alto : Cheshire Books, 1982).

24. Voir à nouveau Judi Bari, « Revolutionary Ecology ».

25. Voir Brian Dominick, « Animal Liberation and Social Revolution : A Vegan Perspective on Anarchism or an Anarchist Perspective on Veganism » (brochure largement diffusée, écrite en 1997, disponible sur theanarchistlibrary.org). Voir aussi David Pellow, *Total Liberation : The Power and Promise of Animal Rights and the Radical Earth Movement* (Minneapolis : University of Minnesota Press, 2014).

Dick Hebdige, dans son ouvrage classique sur les sous-cultures britanniques, le punk est à bien des égards né de la défaite des mouvements sociaux des années 1960 et de la contre-révolution qui a suivi.[26] La scène punk a inculqué la révolte, la culture alternative et la politique radicale à une génération de jeunes gens désabusés. Bien sûr, tout le punk n'était pas anarchiste — loin de là. Son expression de la colère et de l'aliénation attirait des gens de toutes sortes, y compris des jeunes apolitiques et des skinheads nazis. Il faut aussi reconnaître que beaucoup d'anarcho-punks s'intéressaient davantage aux postures antisociales qu'à la construction d'un mouvement révolutionnaire. Les anarchistes ont pourtant œuvré au sein de cette sous-culture pour diffuser un *ethos* anti-autoritaire du « fais-le toi-même » (DIY) au-delà du monde de la gauche radicale organisée.

Après la révolte d'abord stylistique de groupes comme les Sex Pistols, la scène a pris dans les années 1980 une direction plus explicitement politique. Des groupes comme Crass, Nausea et Reagan Youth chantaient des paroles anarchistes, entrecoupaient leurs morceaux de discours politiques et distribuaient de la littérature radicale lors des concerts. L'*ethos* du « fais-le toi-même » du punk était aussi intrinsèquement anarchiste. Contrairement au monde musical dominant, le punk était autogéré et fonctionnait sans maisons de disques commerciales. Les groupes enregistraient et distribuaient eux-mêmes leur musique, organisaient eux-mêmes leurs concerts et dormaient par terre dans les salons de maisons collectives. Dans ses meilleurs moments, le punk a fonctionné comme ce que le théoricien anarchiste Jesse Cohn appelle une « culture de résistance anarchiste » qui « préfigur[ait] un monde de liberté et d'égalité » face à « un monde dont [les anarchistes] sont fondamentalement aliénés ».[27] Mais malgré son potentiel émancipateur, James Spooner, fondateur d'Afro-Punk, souligne que le punk aux États-Unis était « très, très blanc » ; des exceptions comme Bad Brains et Los Crudos ne faisaient que confirmer la règle.[28] Cela limitait la capacité du punk à servir d'ancrage à un mouvement révolutionnaire de large assise.

Contre les courants apolitiques et réactionnaires, les anarchistes ont cultivé la forme et le contenu radicaux du monde punk. Le fanzine *Profane Existence*, basé à Minneapolis, a été un catalyseur essentiel du renouveau du punk politique amorcé à la fin des années 1980 et au début des années 1990. Le collectif de rédaction expliquait, dans un texte intitulé « Anarchy, Punk, and Utopia », que « nous croyons pleinement que l'éthique punk du fais-le toi-même est une éthique révolutionnaire. Si tu veux une société libre, tu dois la faire toi-même ». Cela signifie former des collectifs « volontaires, non hiérarchiques, égalitaires, directement démocratiques, qui encouragent la pleine participation de tous leurs membres et pratiquent l'entraide avec d'autres collectifs révolutionnaires ».[29] Rédacteur de *Profane Existence*, batteur de Pissed et futur membre de Love and Rage, Joel Olson encourageait les punks à adopter une politique révolutionnaire et à construire des coalitions avec les peuples opprimés. Son « A New Punk Manifesto », publié dans *Profane Existence* en 1992, a été un document fondateur dans le développement d'une politique anarcho-punk. Il y décrit comment le punk, né « du tas d'ordures des valeurs des classes moyennes », « nous a permis de survivre au monde postindustriel tout en sauvant un semblant d'indépendance, de liberté, de créativité et d'intégrité humaine ».[30] Les punks préfiguraient un futur monde non marchand en construisant des réseaux radicaux, en

26. Voir le livre classique sur la naissance du punk en Grande-Bretagne, Dick Hebdige, *Subculture : The Meaning of Style* (Londres ; New York : Routledge, 1979).

27. Jesse Cohn, *Underground Passages : Anarchist Resistance Culture, 1848-2011* (Oakland : AK Press), p. 15-17 (souligné dans l'original).

28. James Spooner, préface à Stephen Duncombe et Maxwell Tremblay (dir.), *White Riot : Punk Rock and the Politics of Race* (New York : Verso, 2011), p. xii-xvii.

29. Profane Existence Collective, « Anarchy, Punk, and Utopia », *Profane Existence*, 19-20 (1993) : 3.

30. Joel Olson, « A New Punk Manifesto », *Profane Existence*, 13 (1992) : 6.

diffusant une culture d'opposition et en popularisant un *ethos* anarchiste du « fais-le toi-même ». Punk et anarchisme se sont encore davantage entremêlés à travers ce que Jim Donaghey appelle les « anarchismes punks » de Class War (au Royaume-Uni) et de CrimethInc. (aux États-Unis), qui ont fourni une forme organisationnelle et une propagande à un anarchisme teinté de punk.[31] Le développement de l'anarchisme au sein de la sous-culture punk a eu une influence importante sur l'évolution plus générale de l'anarchisme et de la gauche radicale, influence qui se poursuit aujourd'hui.[32]

5. L'anarchisme social révolutionnaire

Les anarchistes ont reconstruit un mouvement coordonné à l'échelle nationale au plus fort de la présidence Reagan. Le Chicago Anarchist Gathering de 1986, organisé pour commémorer le centenaire de l'affaire de Haymarket à Chicago (au cours de laquelle plusieurs anarchistes, faussement accusés d'avoir lancé de la dynamite lors d'une manifestation ouvrière pour la journée de huit heures, furent exécutés, provoquant l'indignation dans le monde entier), a lancé une série de rassemblements annuels à Minneapolis, Toronto et San Francisco qui ont popularisé un nouveau courant d'anarchisme social révolutionnaire.[33] Ces rassemblements ont culminé en 1989 avec la fondation d'un journal anarchiste à l'échelle du continent, *Love and Rage*. Celui-ci a donné naissance à un réseau informel, devenu en 1993 une fédération fondée sur l'adhésion. Love and Rage, dissoute en 1998, avait des sections aux États-Unis, au Canada et au Mexique. Ce fut l'organisation anarchiste révolutionnaire la plus importante de la fin du XXe siècle, et elle a marqué de façon indélébile la trajectoire de l'anarchisme contemporain. Il est intéressant de noter ici qu'un contingent important de membres de Love and Rage étaient des vétérans de la Revolutionary Socialist League, passée du trotskisme à l'anarchisme dans les années 1980.[34] Cela incarnait le glissement en cours du marxisme-léninisme vers l'anarchisme à cette période.

Love and Rage cherchait à réinventer l'anarchisme révolutionnaire pour l'ère nouvelle. La déclaration politique de l'organisation, imprimée en tête de chaque numéro du journal, expliquait : « nous soutenons le renversement de toutes les formes de rapports sociaux autoritaires et la création d'une société fondée sur la coopération, la solidarité et l'entraide ».[35] Dans cette déclaration, ses membres dénonçaient l'autoritarisme et l'injustice de l'État, du capitalisme, de la suprématie blanche, de l'impérialisme et du patriarcat. Ils exprimaient aussi leur soutien aux luttes des lesbiennes, des bisexuel·les, des gays et de la jeunesse. Love and Rage a été l'une des rares organisations anarchistes à soutenir explicitement les luttes de libération nationale, souvent critiquées comme désespérément étatistes dans les grandes publications anarchistes comme *Fifth Estate* et *Anarchy : A*

31. Jim Donaghey, « The "punk anarchisms" of Class War and CrimethInc. », *Journal of Political Ideologies*, 25, 2 (2020) : 113-138.

32. Pour un excellent récit de la relation entre anarchisme et punk, voir CrimethInc., « Music as a Weapon : The Contentious Symbiosis of Punk Rock and Anarchism », *Rolling Thunder*, 7 (printemps 2009) : 69-74. Voir aussi David Pearson, *Rebel Music in the Triumphant Empire : Punk Rock in the 1990s United States* (New York : Oxford University Press, 2020).

33. Sur la distinction entre anarchisme social et anarchisme « style de vie » ou individualiste, voir la polémique classique de Murray Bookchin, *Social Anarchism or Lifestyle Anarchism : An Unbridgeable Chasm* (San Francisco : AK Press, 1995). Pour une étude de ces rassemblements annuels, voir Lesley Wood, « Anarchist Gatherings 1986-2017 », *ACME : An International Journal for Critical Geographies*, 18, 4 (2019) : 892-908. Pour une histoire de l'affaire de Haymarket, voir Paul Avrich, *The Haymarket Tragedy* (Princeton : Princeton University Press, 1984).

34. Voir Wayne Price, « From Shachtmanite Trotskyism to Anarchism », *The Utopian*, 15, 2 (2016).

35. « Love and Rage Political Statement », *Love and Rage*, 2, 4 (1991) : 12.

Journal of Desire Armed. Ses membres s'appuyaient sur la tradition de l'anti-impérialisme blanc issue des années 1960, tout en la réinventant d'un point de vue anarchiste. Bien que l'organisation ait été très majoritairement blanche, beaucoup de ses membres ont adopté la politique « race traitor » (« traître à la race ») — une approche révolutionnaire de la race théorisée par Noel Ignatiev et d'autres, qui cherchait à saper le privilège blanc dans le but d'abolir la blanchité comme catégorie sociale. [36] Ils mettaient aussi au premier plan le féminisme, la libération queer et l'antifascisme. En articulant ces luttes, Love and Rage a formulé un communisme anarchiste intersectionnel. Pourtant, malgré leur engagement révolutionnaire, leur vision de l'anarchisme n'était pas avant tout tournée vers la classe ouvrière. La décimation du mouvement ouvrier par la contre-révolution néolibérale — et même la destruction d'une grande partie de la classe ouvrière industrielle elle-même — a conduit les radicaux à chercher ailleurs une base révolutionnaire.

Les anarchistes de Love and Rage fondaient leur stratégie révolutionnaire sur la construction d'un double pouvoir à la base. Ils rejetaient l'individualisme anti-organisationnel de grandes publications anarchistes comme *Fifth Estate* et *Anarchy*, et insistaient sur la nécessité d'élaborer une stratégie cohérente et disciplinée. Dans un article de 1998 sur les zapatistes mexicains, Chris Day, cofondateur de la fédération, exposait une vision de la construction d'un double pouvoir aux États-Unis. Bien que le double pouvoir soit avant tout associé à la tradition léniniste de la révolution russe — où les soviets ouvriers établissent des structures de pouvoir parallèles avant de s'emparer du pouvoir d'État et d'instaurer une dictature du prolétariat —, Day le réinvente à travers un anarchisme de base teinté de zapatisme. Construire un double pouvoir anarchiste signifie établir des institutions et des organisations non hiérarchiques qui combattent puis finissent par supplanter l'État et le capitalisme. [37] Cela s'inscrit dans la tradition de la tentative des Industrial Workers of the World de « construire le monde nouveau dans la coquille de l'ancien » : ce monde naissant contesterait l'hégémonie de l'État sans chercher à le conquérir. Love and Rage s'inspirait aussi largement de l'expérience des *Autonomen* ouest-allemands et d'autres marxistes anti-autoritaires d'Europe occidentale, qui construisaient une infrastructure radicale — squats, *infoshops* — plutôt que de travailler au sein d'un mouvement ouvrier en déclin. [38]

Love and Rage faisait partie d'une constellation plus large d'anarchistes sociaux révolutionnaires. Anti-Racist Action, liée à Love and Rage, a développé une praxis antiraciste orientée vers l'action, qui est l'ancêtre de l'antifascisme états-unien contemporain. [39] La Black Autonomy Federation, fortement influencée par l'anarchisme noir/New Afrikan évoqué plus haut, était l'une des organisations anarchistes de personnes racisées de plus en plus nombreuses dans les années 1990, qui offraient des espaces pour l'élaboration d'une politique anarchiste par et pour les personnes racisées qui se sentaient étrangères à l'anarchisme blanc dominant. Chacune de ces organisations s'inspirait aussi de la théorie féministe, qui soutenait la libération des femmes et la libération queer et critiquait la politique dominée par les hommes. L'anarchisme social révolutionnaire a été central dans la revitalisation de la gauche, car il a offert un point de rencontre aux traditions féministe, antiraciste, anti-étatique et anticapitaliste, qui ont produit ensemble une politique révolutionnaire intersectionnelle pour la fin du XXe siècle et le XXIe.

36. Voir Noel Ignatiev, *Treason to Whiteness is Loyalty to Humanity*, Geert Dhondt, Zhandarka Kurti et Jarrod Shanahan (dir.) (Londres ; New York : Verso, 2022).

37. Christopher Day, « Dual Power in the Selva Lacandon » (1998), in Roy San Filippo (dir.), *A New World in our Hearts* (Oakland : AK Press, 2002), p. 17-31.

38. Voir George Katsiaficas, *The Subversion of Politics : European Autonomous Social Movements and the Decolonization of Everyday Life* (Oakland : AK Press, 2006).

39. Voir Mark Bray, *Antifa : The Anti-Fascist Handbook* (Brooklyn : Melville House, 2017).

Conclusion

Pourquoi l'anarchisme a-t-il progressé dans cette époque de contre-révolution ? Je conclus en soulignant les évolutions clés qui ont conduit à sa renaissance. D'abord, la répression violente a détruit à la fois les mouvements marxistes-léninistes et les mouvements de libération nationale, laissant à l'anarchisme la place de s'enraciner à nouveau comme il ne l'avait plus fait depuis le début du XXe siècle. Ensuite, la gauche tournée vers l'État a été de plus en plus discréditée à l'échelle mondiale en raison des échecs du socialisme en URSS et ailleurs. Les anarchistes semblaient avoir eu raison dans leur critique de l'État. D'un côté, l'État était de plus en plus considéré comme rien d'autre qu'un instrument autoritaire ; de l'autre, il était de moins en moins vu comme le lieu principal du pouvoir et de la reproduction sociale. Tout aussi important, les transformations sociales, économiques et politiques de la contre-révolution néolibérale mondiale ont préparé le terrain de la renaissance de l'anarchisme.

Les anarchistes ont survécu à la contre-révolution et produit une théorie et une pratique révolutionnaires nouvelles, adaptées à l'évolution des conditions sociales du XXe siècle. Ils ont apporté des réponses convaincantes aux problèmes nouveaux posés par la contre-révolution, tout en tirant les leçons des échecs de la Vieille comme de la Nouvelle Gauche. Les anarchistes noirs/New Afrikan ont critiqué les Black Panthers et créé une nouvelle synthèse du nationalisme noir et de l'anarchisme, qui allait influencer plus tard la tendance Anarchist People of Color ainsi que la politique abolitionniste contemporaine. Les anarcha-féministes ont lié patriarcat, capitalisme et État, tout en popularisant l'organisation en groupes affinitaires et la prise de décision au consensus. Les anarchistes écologistes ont théorisé l'écologie sociale et critiqué la civilisation industrielle — y compris le désastreux héritage écologique des États socialistes —, aiguisant le tranchant radical du mouvement écologiste en plein essor. Les punks ont développé des pratiques du « fais-le toi-même » et des réseaux d'opposition qui ont contribué à inculquer des valeurs anarchistes à une génération de jeunes désabusés. Enfin, les anarchistes sociaux révolutionnaires, en particulier dans Love and Rage, se sont organisés à l'échelle du continent pour développer un mouvement anarchiste révolutionnaire et intersectionnel. Ensemble, ces cinq tendances anarchistes ont formé le noyau d'une nouvelle ère de radicalisme revitalisé, qui s'est exprimée dans le mouvement altermondialiste. Comme lors du premier âge de la mondialisation, à la fin du XIXe siècle, l'anarchisme était de nouveau une force motrice de la gauche radicale.

Spencer Beswick est doctorant en histoire à l'université Cornell ; il travaille sur l'histoire de l'anarchisme et de la gauche. Sa thèse, « Love and Rage : Revolutionary Anarchism in the Late Twentieth Century », explore la revitalisation du mouvement anarchiste dans les années 1980-1990.

Bibliothèque anarchiste

Spencer Beswick
Des cendres de l’ancien monde
La renaissance de l’anarchisme à l’ère de la contre-révolution (années 1970-1990)
2022

extrait le 10 novembre 2026 de *The Anarchist Library*, tiré d’*Anarchist Studies*, vol. 30, n°2, 2022, p. 31-54 ; traduit de l’anglais automatiquement

bibliotheque-anarchiste.com